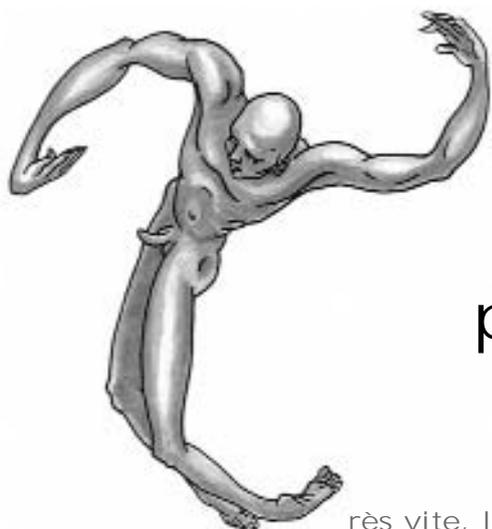


Le potlatch



par octets

rès vite, la tribu informatique s'est rendu compte de sa propre existence. Dès les années 70, elle a affirmé cette existence au monde extérieur et a commencé à réfléchir à elle-même, à codifier ses mœurs, ses rites, ses mythes. Le plus important de ces mythes, l'usage exclusif de la raison, en a empêché d'autres de faire surface, ou du moins de bénéficier de l'hommage public de la tribu. D'où par exemple le flou et la discrétion sur la religiosité informatique, ou sur l'existence de hiérarchies à peine implicites dans un univers qui se croit égalitaire. Par bonheur, les meilleures valeurs de l'univers scientifique dont la tribu informatique descend sont devenues celles qui la régissent, explicitement. Depuis Kropotkine et son plaidoyer pour l'entraide où il décrit comment, sans chefs, sans centralisme, sans autre loi que la *peer review*, la communauté scientifique était parvenue à d'extraordinaires résultats, on sait ce que l'anarchisme et la recherche scientifique ont en commun. Internet a été voulu par les militaires mais bâti par les scientifiques, ses structures et ses valeurs témoignent de ce double héritage, modifié hélas ultérieurement par l'invasion du capital.

Les deux meilleurs textes sur les valeurs informatiques, à ma connaissance (limitée), écrits par des membres de la tribu sont ceux d'Éric Raymond dont le lecteur a déjà fait la connaissance, et *L'Éthique hacker et l'esprit de l'ère de l'information* de Pekka Himanen, jeune enseignant en philosophie à Helsinki et Berkeley.

Rappelons encore une fois que le mot « hacker » utilisé par Himanen se réfère aux passionnés actifs d'informatique. L'un des sens en anglais de « to hack » est « piocher », au sens où un étudiant pioche pour son examen, où un journaliste pioche pour se documenter. Le mot hacker se réfère à quelqu'un qui travaille, qui travaille dur, dont le travail est éventuellement le gagne-pain, mais dont la motivation principale est le plaisir qu'il retire de son activité. Les pirates informatiques étant des hackers qui tournent mal, les paresseux médias ont baptisé les brebis galeuses et les agneaux du Seigneur du même nom. Les agneaux se sont défendus en lançant, pour désigner les brebis galeuses, l'expression « crackers ». Elle est très juste : un braqueur « cracks » les coffres-forts, à l'instar des pirates qui « craquent » les défenses des sites qu'ils désirent visiter. « Crackers » est un mot déjà connu en France. Cependant, peu d'adolescents acceptent d'être confondus avec les biscuits de la société Belin. Le magazine adolescentissime des pirates informatiques français s'intitule donc *Hackerz Voice*, au grand dam des grands anciens de la tribu.

Ainsi que nous l'avons déjà fait, nous distinguerons les sens européen et américain de hacker. Himanen l'utilise systématiquement au sens américain. Se conformant en ceci au goût du travail coopératif caractéristique de l'éthique hacker, il a fait préfacier son livre par un autre Finlandais, Linus Torvalds, l'initia-

teur et le coordonnateur du plus célèbre des logiciels open-source (dits aussi logiciels libres ou logiciels coopératifs), le système d'exploitation Linux. Avec modestie, Linus Torvalds y présente la Loi de Linus qui édicte que « toutes nos motivations » se subdivisent en seulement trois catégories, qu'il hiérarchise en fonction de la contrainte plus ou moins pesante qu'elles exercent sur nous : la survie, la vie sociale, le plaisir. Inutile de s'attarder sur l'approximation d'un tel classement ; chacun voit que la « survie » a une signification différente selon que l'on habite Neuilly ou une favela, que la « vie sociale » recouvre des notions antagonistes telles que solidarité et obéissance, ambition et politesse, devoir et pouvoir, qu'il est parfois difficile de séparer plaisir et vie sociale, qu'on ne sait pas très bien où placer l'inconscient et, ne ricanons pas, la sexualité. Admironons la sagesse de M. Torvalds et écoutons-le :

« Pour les hackers, la survie n'est pas la priorité. Ils survivent fort bien avec des Twinkies et du Jolt Cola. Plus sérieusement, quand vous avez un ordinateur sur votre bureau, il est peu probable que vous vous inquiétiez de savoir comment vous procurer votre prochain repas. La survie demeure un facteur motivant, mais n'est pas une préoccupation quotidienne qui élimine les autres motivations. »¹

On ne peut mieux dire que : premièrement le hacker courant dispose d'un niveau d'éducation suffisamment élevé pour être caractéristique des classes moyennes, donc des classes à l'abri de la pauvreté directe, deuxièmement que les connaissances techniques nécessaires pour être un hacker procurent normalement un travail à qui les possède.

Se chargeant de la vie sociale, Himanen écrit p. 63 :

« Éric Raymond explique que les hackers sont motivés par le désir d'être reconnus

1. *L'Éthique hacker*, p. 18.

par leurs pairs. Pour les hackers, être reconnu par une communauté qui partage leur passion est plus important et plus satisfaisant que l'argent, comme c'était le cas pour les membres de l'Académie platonicienne. La différence principale avec l'éthique protestante réside en ceci que, pour les hackers, la reconnaissance des pairs ne se substitue pas à la passion. »

Enfin, au sujet du plaisir, Torvalds écrit p. 17 avec concision :

« J'entends par plaisir ce que vous tirez de la gymnastique mentale nécessaire pour tenter d'expliquer l'univers. »

Il se dit plus loin persuadé que le plaisir est la plus puissante et la première des motivations des hackers, les deux précédentes étant satisfaites par la bande dès qu'un hacker a atteint un niveau technique suffisant.

Le plaisir du travail

Le plaisir est sans conteste un élément déterminant de la vie des hackers et des crackers. Himanen y consacre de longs développements, comparant l'éthique hacker à l'éthique protestante du travail, fameusement analysée par Weber. La comparaison est à l'avantage des hackers, et ne peut qu'attirer les louanges anarchistes. La caractéristique essentielle de l'activité hacker est en effet de refuser de dissocier travail et loisir. La différence entre travail et loisir transforme le travail en torture et le loisir en gâchis. Quant à l'instauration de moments fixes pour se livrer à l'un puis à l'autre elle a des raisons d'abord religieuses, capitalistes ensuite. Les hackers, eux, travaillent quant ils le souhaitent, aussi longtemps qu'ils le souhaitent, parce qu'ils le souhaitent. Bref, hackers et anarchistes partagent une conception similaire du travail. Mais, victime du mythe informatique primordial, « l'informatique est

l'usage de la raison », Himanen n'aperçoit pas l'évidence : un autre groupe a depuis fort longtemps adhéré à la conception souple et agréable du travail, les artistes. Ne doutons pas qu'un jour les hackers oseront se voir enfin en explorateurs et en artistes du comptable.

Revenons à la *Jargon file*, plus éclairée comme d'habitude :

« Les traits les plus évidents de la personnalité hacker sont une vive intelligence, une curiosité dévorante et une grande facilité pour les abstractions. En outre, la plupart des hackers sont des "néophiles", stimulés et ravis par la nouveauté, en particulier la nouveauté intellectuelle. La plupart sont aussi relativement individualistes et anticonformistes.² Quoique une haute intelligence soit banale chez les hackers, elle n'est pas le *sine qua non* auquel on pourrait s'attendre. Un autre trait est probablement bien plus important : la capacité à absorber mentalement de vastes quantités de détails « sans importance », en sachant que leur utilité et leur signification seront révélées plus tard, quand cela sera nécessaire. Une personne qui n'a par ailleurs qu'une intelligence analytique moyenne mais qui dispose de ce trait peut devenir un hacker efficace, alors qu'un génie créatif qui ne l'a pas se verra bientôt distancé par les gens qui se téléchargent tous les jours dans la tête les contenus d'épais manuels. Par exemple, lors de la production de la version imprimée de ce document, j'ai appris en quatre jours la

2. Le lecteur français se souviendra à nouveau que, bien que les non-informaticiens estiment souvent les informaticiens frappés de monotonie terminale et de grisaille incurable, le refus de l'idéologie du sport d'équipe et l'affirmation publique d'un penchant pour l'intelligence suffisent à rendre excentrique qui que ce soit dans la culture anglo-saxonne, et ce de manière assez douloureuse pour aveugler les membres anglo-saxons de la tribu quant à leur propre conformité aux goûts et aux attitudes de leur tribu.

majeure partie du langage, assez complexe, de mise en page TeX, en gros en inhalant le manuel de 477 pages de Knuth. L'ahurissement de mon éditeur me surprit, parce que mes années passées en compagnie de hackers m'ont habitué à considérer de telles performances comme banales et normales.

Contrairement à un stéréotype répandu, les hackers ne souffrent d'ordinaire pas d'étroitesse intellectuelle, ils s'intéressent au contraire à tout ce qui est susceptible de leur procurer une stimulation intellectuelle, et peuvent souvent discourir savamment, voire plaisamment, sur un grand nombre de sujets obscurs – si l'on *peut* obtenir qu'ils parlent, plutôt que de revenir à leur hacking.

Il est remarquable (et contraire aux attentes des profanes) que, plus un hacker hacke bien, plus il est probable qu'il s'intéressera aussi à autre chose, et ce avec une compétence supérieure à la moyenne.

Les hackers sont des maniaques du contrôle [control freaks], mais d'une manière qui n'a rien à voir avec les connotations coercitives ou autoritaires de ce terme. De même que des enfants adorent faire avancer ou reculer des trains miniatures par la simple manipulation d'un bouton, les hackers adorent faire faire des choses étonnantes à des objets aussi compliqués que des ordinateurs. Mais il faut que ce soit des choses étonnantes de *leur* choix. Ils n'aiment pas l'ennui, le non-déterminisme, et la plupart des tâches tatillonnes, ennuyeuses et mal définies qui sont indispensables au maintien d'une existence normale. En conséquence, ils ont tendance à être soigneux et ordonnés dans leur vie intellectuelle, et chaotiques ailleurs. Leur code sera magnifique, même si leur bureau est enseveli sous deux mètres de merde.

Les hackers sont en général très faiblement motivés par des récompenses

aussi conventionnelles que le prestige social ou l'argent.

Ils sont attirés par les défis et stimulés par des jouets intéressants, et jugent donc de l'intérêt du travail ou d'autres activités par les défis qui y résident ou les jouets qu'ils auront l'occasion de tester. »

Nous verrons que Éric Raymond se contredira, et contredira Torvalds, au sujet du prestige social. Il est probable que, dans ce texte, « social » signifie pour lui « au-dehors de la tribu informatique », car il démontrera les mécanismes du prestige à l'intérieur de la tribu. Quant aux jouets intéressants, on sait que la fascination américaine pour les solutions technologiques aux problèmes de l'existence n'a pas de limites, et qu'elle peut être poussée, en particulier chez les mâles pubertaires, jusqu'à ce que l'on pourrait appeler la pornographie du gadget. Néanmoins, il est hors de doute que les hackers, dans la moins matérialiste des cultures, demeureraient par tempérament ceux qui aiment ouvrir les objets, comprendre la complexité, tirer plaisir de l'élucidation d'un mécanisme obscur, qualités honorables qu'il est bon et profitable de cultiver.

Bazar ou académie ?

Himanen passe ensuite à la discussion d'un brillant apologue de Éric Raymond, qui a expliqué le succès de l'élaboration de Linux dans un article intitulé « La cathédrale et le bazar ». Linux est un système d'exploitation, Windows ou MS-DOS sont des systèmes d'exploitation concurrents. Linux est un logiciel « à code-source ouvert ». C'est-à-dire que son code-source, les instructions créées par le programmeur (à ne pas confondre avec le code-machine, qui est la traduction en 0 et 1 du code-source) sont publiées. N'importe qui peut les consul-

ter. Par surcroît, n'importe qui peut en proposer des améliorations, tester les améliorations proposées par d'autres, et dénicher les bogues cachés.³ Il s'agit donc d'un développement *collectif* qui fut en l'occurrence coordonné par celui qui le lança, Linus Torvalds.

« Linux a remis en cause une grande partie de ce que je croyais savoir. J'avais prêché l'évangile selon Unix sur l'utilisation de petits outils, le prototypage rapide et la programmation évolutive, depuis des années. Mais je pensais aussi qu'il existait une certaine complexité critique au-delà de laquelle une approche plus centralisée, plus a priori, était nécessaire. Je pensais que les logiciels les plus importants (comme les systèmes d'exploitation et les très gros outils comme Emacs) devaient être conçus comme des cathédrales, soigneusement élaborés par des sorciers isolés ou des petits groupes de mages⁴ travaillant à l'écart du monde, sans qu'aucune version Bêta ne voie le jour avant que son heure ne soit venue. Le style de développement de Linus Torvalds – distribuez vite et souvent, délégez tout ce que vous pouvez déléguer, soyez ouvert jusqu'à la promiscuité – est venu comme une surprise. À l'opposé de la construction de cathédrales, silencieuse et pleine de vénération, la communauté Linux paraissait plutôt ressembler à un bazar, grouillant de rituels et d'approches différentes (très justement symbolisé par les sites d'archives de Linux, qui acceptaient des contributions de *n'importe qui*) à partir duquel un système stable et cohérent ne pourrait apparemment émerger que par une succession de miracles. Le fait que ce style bazar semblait fonctionner, et bien fonctionner, fut un choc supplémentaire. »⁵

Himanen poursuit p. 76 :

« Éric Raymond souligne que la véri-

table innovation de Linux n'est pas technologique mais sociale ; c'est la manière nouvelle et totalement ouverte dont son développement a été effectué. Pour reprendre son vocabulaire, il s'agit du passage de la cathédrale au bazar. Pour la cathédrale, une seule personne ou un très petit groupe planifient et mènent tout à terme sous leur seule responsabilité. Le développement a lieu à huis clos et les non-initiés n'ont droit qu'au résultat final. Dans le bazar, en revanche, le processus de création est ouvert à tous. Les idées sont distribuées et testées par d'autres dès le départ. La diversité des points de vue est importante. Lorsque les idées sont largement diffusées dès leur naissance, elles peuvent bénéficier d'apports extérieurs et de critiques alors qu'une cathédrale est proposée dans sa forme définitive et ne saurait voir modifier ses fondations. »

Les anarchistes applaudissent à ce type de fonctionnement décentralisé où la libre initiative de chacun mène à la satisfaction de tous. Toutefois, le fonctionnement décentralisé n'est pas nécessaire-

3. Sur Linux, voir l'article de René Bastian.

4. Le lecteur qui aura sursauté à l'idée de cathédrales édifiées par des sorciers lira sans doute avec intérêt ce document intéressant, tiré de la *Jargon file* : « AUTRES INTÉRÊTS : certains hobbies sont largement partagés et reconnus comme faisant partie de la culture ; science-fiction, musique, médiévalisme (dans sa forme active pratiquée par la Société pour l'anachronisme créatif et les organisations similaires), les échecs, le go, le backgammon et toutes sortes de jeux intellectuels. (Les jeux de rôles tels que Donjons et Dragons ont été extrêmement populaires parmi les hackers mais ont perdu un peu de leur lustre en pénétrant la société normale et en subissant une lourde commercialisation). Cassettes. Radio amateur. [...] » La Société pour l'anachronisme créatif recrée les batailles du passé, en costumes d'époque, et quand elle peut sur les lieux, de Gettysburgh à Azincourt en passant par Austerlitz.

5. Éric Raymond, « La cathédrale et le bazar », www.linux-france.org/article/these/cathedrale-bazar .

ment un fonctionnement non lucratif. Raymond a failli choisir, pour alternative à la cathédrale, l'agora plutôt que le bazar. Mais l'agora aussi servait de marché. Là où le bât blesse pour nous anarchistes, c'est donc bien que le fonctionnement décentralisé peut être celui du marché. De fait, si Raymond pensait à l'agora, c'est à cause d'Agorics Inc., une compagnie de logiciels qui utilise et met en place ce type décentralisé d'élaboration, mais se fait payer. Raymond, qui a cité un passage de *Mémoires d'un Révolutionnaire* où Kropotkine raconte qu'il réalise que le fonctionnement par discipline est bien moins efficace que le fonctionnement par coopération libre, prend la peine de préciser que ce fonctionnement décentralisé n'a pas à être gratuit ou sans incidences financières, mentionne la Free Software Foundation, une organisation qui combat le copyright, l'oppose aux « pragmatistes qui veulent juste jouer » sans être contre le profit et signale, comme meilleur exemple de ces pragmatistes qui aiment d'un égal amour les logiciels coopératifs et l'argent, la communauté Linux.

Himanen, comprenant, sans doute, que de telles déclarations, banales au pays du dollar, sont moins appréciées en Europe, ne s'attarde pas sur le bazar et propose à sa place, p. 77, rien moins que l'Académie platonicienne.

« Une autre métaphore possible pour le modèle open source est une nouvelle fois l'Académie platonicienne, à laquelle il s'apparente plus qu'au bazar. Les scientifiques aussi rendent public leur

6. Bien que sachant que le mot « noosphère » est peu connu, et moins encore aux États-Unis, puisqu'il explique comment le prononcer, Raymond, il est intéressant de le noter, ne mentionne nulle part dans son texte que le mot et le concept de noosphère furent créés par le jésuite Teilhard de Chardin. « Homesteading the noosphere » signifie « coloniser la noosphère ».

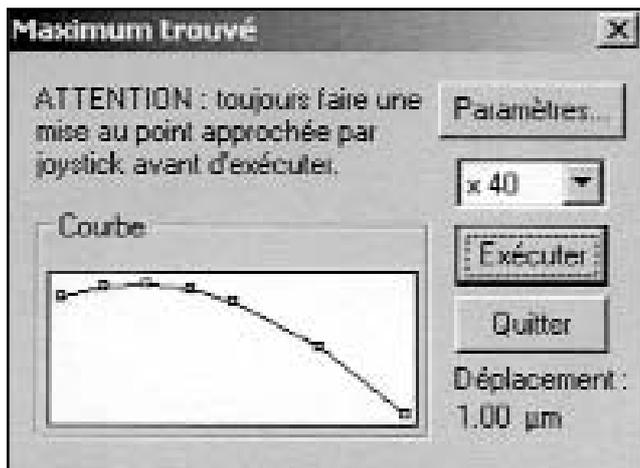
travail afin que d'autres l'utilisent, le testent et le développent. Leur recherche est basée sur un processus ouvert et auto-correcteur.

L'auto-correction a été mise en évidence par Robert Merton comme un élément aussi important pour l'éthique scientifique que l'ouverture. Il évoquait à son propos un scepticisme organisé. Historiquement, c'est un prolongement de la *synusia*, qui comportait l'idée d'approcher la vérité par l'intermédiaire du dialogue. »

Nous n'aurons pas l'impertinence de rappeler à M. Himanen que les philosophes grecs vivaient des subsides que leur versaient leurs élèves, et que nombre de théologies et de métaphysiques ne nous sont pas parvenues, parce que dans le but de maintenir l'afflux d'élèves, théologiens et métaphysiciens exigeaient le secret. Nous nous contenterons de nous réjouir que les logiciels coopératifs prouvent à des centaines de hackers qu'un fonctionnement décentralisé et laissé à l'initiative individuelle, et à l'initiative individuelle de la coopération, est efficace. Approuvons en outre l'argument de M. Himanen pour qui l'avantage du modèle académie platonicienne est que nul n'y est entièrement enseignant ou entièrement étudiant, mais que le processus intellectuel total est enrichi par les contributions de chacun, que l'on sache plus ou que l'on sache moins.

Raymond pousse l'analyse plus loin, grâce à un texte intitulé « Homesteading the noosphere »⁶ où il discute la contradiction entre les valeurs explicites et les valeurs inconscientes de la tribu, telle qu'elle apparaît dans l'élaboration des logiciels coopératifs.

Les valeurs explicites sont bien sûr la priorité donnée : à la réalisation du but commun, opposée à la mise en avant des individus les plus actifs ; au mélange har-



monieux et efficace des diverses contributions opposé à la ligne ou au style particulier à un individu ou à un clan ; au jeu et au plaisir opposés aux intérêts, financiers et autres, soulevés par le succès du projet.

Or Éric Raymond constate l'existence de plusieurs règles tacites : un projet de style coopératif demeure coordonné par son créateur tant que celui-ci n'abandonne pas volontairement son poste. S'il y a cependant substitution de personnes, elle doit se faire de la manière la plus publique possible. On ne distribue pas les modifications que l'on propose sans passer par les coordonnateurs du projet. Lorsque l'accord est impossible entre deux lignes, si l'une d'elles choisit de faire scission et de créer son propre produit, elle doit prendre soin que l'intitulé de son nouveau produit rende impossible la confusion et doit mentionner malgré tout les dettes intellectuelles qu'elle a à l'égard des tenants de l'orthodoxie. La mention de l'origine des idées et des instruments doit partout être aussi rigoureuse que dans le travail universitaire. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que ces règles tournent autour de la notion de propriété intellectuelle.⁷

Cependant, les logiciels coopératifs

ont précisément été conçus pour combattre la propriété intellectuelle du software. Pourquoi cette contradiction ?

Parce que la culture de la tribu informatique est une culture du don.

Éric Raymond affirme (des ethnologues objecteraient peut-être qu'il postule) que les cultures du don fleurissent dans les contextes d'abondance de ressources. Au sein d'un contexte d'abondance des ressources, la force ou le profit sont impossibles ou absurdes, Raymond dixit. Il ne reste à la compétition sociale pour le prestige que l'usage du don. Pour être un grand homme il faut être un grand donateur : au travers des études sur les cultures à potlatch, cette dernière phase du mécanisme est éclairci.

L'univers informatique n'est plus depuis longtemps un univers de la rareté, dont il s'éloigne rapidement grâce à Internet. La puissance de calcul et de diffusion à la disposition théorique d'un individu muni d'un ordinateur banal et d'un modem n'a aucun équivalent dans l'histoire, puisque le nombre des internautes se compte à présent en centaines de millions et qu'un portable en 2002 possède bien plus de puissance que des

7. Sur la propriété intellectuelle, voir également plus loin l'article de Christine Tréguier.

mainframes des années 70. De plus, observe Raymond, les objets d'échange dans la tribu informatique, les logiciels ou éléments de logiciels, sont des objets d'une telle complexité qu'il n'y a aucun étalon clair qui permette d'en établir la valeur sans ambiguïté. La seule estimation possible est celle établie par les autres hackers d'un niveau technique équivalent ou supérieur à celui de l'auteur. On n'est donc un grand homme dans cet univers d'abondance que si l'on réussit à obtenir l'admiration ou l'estime

de ses pairs en leur « donnant » un beau ou un bon logiciel. De là l'insistance sur des règles de propriété intellectuelle, qui seules permettent d'attribuer ou d'obtenir le prestige de manière exacte.

De là encore le soupçon que, dans les motivations des hackers, la « vie sociale » n'est pas si subordonnée au « plaisir », le prestige pas si subordonné à l'activité intellectuelle pure, ce qui ne sera pas sans retombées sur l'orientation politique et les usages sociaux de la tribu.



Le but de cet article est de contribuer à mettre au jour les structures sociales régissant la communauté qui a été créée par les utilisateurs intensifs de l'ordinateur. Il insiste sur la contradiction entre l'idéologie explicite des « hackers », strictement égalitaire, et leurs pratiques sociales, profondément influencées par la notion de prestige, rappelant ainsi celle de potlatch.

This paper aims to contribute to reveal which social structures inform the community that has been created by intensive users of computers. It stresses the contradiction between the hackers' explicit ideology, strictly egalitarian, and their social praxis heavily influenced by prestige, thus bringing potlatch to mind.